

# La révolution

# sociétale des temps

## Rapport Hervé - Temps des villes ©

### Compte rendu du voyage d'étude en Allemagne

Brême est la première ville d'Allemagne à avoir mis en place une expérience globale dans le cadre des réflexions sur " le temps des villes " avec pour objectif une étude, une réévaluation et une coordination des différents aspects temporels de la vie des citoyens : transports, gestion administrative des mairies de quartiers, écoles, police, services, marchés, culture, etc. Un "forum" regroupant tous les acteurs intéressés a été constitué (Sénat, chambres de commerce et des métiers, syndicats, universités) afin d'explorer au cours d'auditions tous les aspects liés au temps de la vie urbaine dans ses différentes composantes.

(...)

*En 1999, trois projets ont été lancés :*

- **temps communs** (Gemeinsame Zeiten) : un atelier réunit les acteurs (culture, sport, restaurants, églises, syndicats) pour explorer les nouvelles orientations collectives qui apparaissent dans un monde dont l'organisation est de plus en plus " individualiste et flexible ".
- **temps du travail et qualité de vie** : étude avec le syndicat DGB des interactions entre les projets d'organisation innovatrice du temps de travail et les " temps de la ville ".
- **développement urbain** : à Brême, le débat public sur le développement urbain, lié au port, a des implications directes sur la gestion du temps dans la ville.

*En 2000, une opération a été entreprise dans le cadre des projets extérieurs de l'expo universelle de Hanovre :*

- **temps des écoles** : dans cinq écoles communales de Brême, une coordination est établie entre enseignants, responsables de jeunes, éducateurs, etc., aux fins d'offrir une solution à la garde des enfants pendant toute la journée pour permettre notamment le travail des femmes. Il s'agit d'un problème propre au système allemand où l'école se termine en début d'après-midi constituant un obstacle majeur au travail des mères de famille.

- **temps et police** : plus de flexibilité dans l'organisation du travail de la police (décentralisation, responsabilisation des postes de police de quartiers, amélioration de leur autonomie budgétaire, écoute des citoyens etc.) permet d'améliorer à la fois la communication avec les usagers et la perception subjective de la situation de la sécurité en ville. Ce projet repose sur la coordination entre tous les acteurs concernés : écoles, groupes de jeunes, commerçants, université, culture.

- **temps administratif et temps des citoyens** : la réorganisation du temps d'accueil des bureaux de quartiers de la municipalité à partir des besoins constatés de la population permet de "dépoussiérer" l'administration urbaine et d'améliorer la qualité de vie. Le projet concerne trois quartiers de la ville et étudie en particulier les conséquences de l'utilisation des nouveaux médias sur l'avenir des antennes administratives.

(...)

Le bureau du temps :

le premier bureau du temps d'Allemagne, établi à Brême Vegesack, étudie auprès des habitants du nord de Brême les questions liées à la gestion des horaires pour élaborer des propositions, par exemple une prolongation des heures d'ouverture des services de la ville une fois par semaine. Une " bourse de mobilité " s'efforce d'arbitrer entre les demandes de la population et les offres de tous les opérateurs de transports.

(...)



suite p 23

# Le temps et les modes de vie : sept tendances ©\*

par Bernard Préel

*Bernard Préel est Directeur adjoint du Bureau d'Information et de Prévision Économique. Depuis de nombreuses années, il conduit des enquêtes sur les comportements et les pratiques des individus ou des groupes afin d'étudier les stratégies de localisation des ménages, les pratiques de consommation ou de loisirs, les attitudes face à la mobilité. Il figure aujourd'hui parmi les spécialistes de la prospective urbaine en regard de l'évolution des modes de vie. Il a publié plusieurs ouvrages sur le thème de l'avenir de la ville à partir de l'analyse des comportements. Il est par ailleurs animateur de clubs " marketing et prospective ".*

D'avantage que sur les opinions, l'homme de la prospective se penche sur les comportements, sur ce que l'économiste appelle parfois les " préférences révélées ". Plus qu'à ce que les gens disent, il s'intéresse à ce que les gens font, à la manière dont les gens vivent. " Est-ce ainsi que les hommes vivent ? " s'interrogeait le poète. Et ici, il sera question de biens vitaux : le temps et l'espace qui toujours manquent. On se plaint toujours de ne pas avoir de temps et d'être trop à l'étroit. En matière de modes de vie et de rapport au temps, nous dégagerons ici sept tendances.

## Tendance 1 : la ménagerie et son grand remue-ménage

La démographie, la science la plus dure des sciences molles, permet de prendre la mesure des principales mutations qui travaillent les sociétés avancées et affectent souvent à l'insu des acteurs le monde de l'habitat et de la ville. Car avec ses sismographes elle enregistre de véritables séismes. Nous en évoquerons brièvement quatre.

D'abord, la réduction de la taille du ménage : au cours du dernier quart de siècle, elle est tombée de 3,10 à 2,50. Le choix de la solitude, les désunions, la chute de la fécondité, l'allongement de la vie, tout ceci a convergé pour donner le jour à 30 % de ménages "solos" et à un mouvement de fragmentation qui "dope" la demande et modifie les conditions de localisation. Au cours de cette période, la population a progressé de 15 % (+7,4 millions) et les ménages de 41% (+6,8 millions). On peut se demander si la petite taille des logements n'a pas une responsabilité dans cette évolution démographique. Pour gagner de l'espace habitable, le plus sage n'est-il pas de réduire son nombre ?

### Des mutations qui auront des conséquences substantielles demain

Deuxième mutation : la révolution de l'activité salariée des femmes allant sur le marché du travail pour conquérir les moyens financiers de leur indépendance. Dans la "ménagerie française", on assiste au déclin inéluctable de la famille traditionnelle, du "coumak" (couple monoactif avec kid) à un rythme de -2 % par an depuis 1968 qui la transforme en peau de chagrin (11,5 % des ménages), contrebalancé par la montée du "coubik" (couple biactif avec kid) qui pèse maintenant près de 25 % des ménages et diffuse la nouvelle norme (enfants à clé, recherche des services, courses regroupées le week-end, etc.).

Troisième mutation : celle de la dépendance. Hier, la dépendance c'était l'enfant ; aujourd'hui et demain plus encore, ce sera la vieillesse qui inexorablement montera très vite dans le " Vieux Continent " avec l'allongement de la ligne de vie (2 à 3 mois de plus chaque année...). D'ici 2020, l'une baissera probablement de 7 à 10 % ; l'autre (les 75 ans et plus) progressera de 75 % !

\* extrait de : Les temps de la ville et les modes de vie - Quelles perspectives d'actions ?, Collections du Certu, Débats N° 34 - Septembre 2001

Dernière mutation, celle du cycle de vie avec les décalages de calendrier des grands moments de la vie (fin de la scolarité, mise en union, conception du premier enfant, héritage, retraite, survenue de l'incapacité physique, mortalité, etc.) qui bouleversent la réalité des âges (en une décennie, tous ces moments ont bougé de 2 à 3 années) et

modifient par exemple les conditions d'accèsion à la propriété. Davantage, se généralisent et se développent deux temps de liberté inouïs : une longue jeunesse de bientôt 15 ans (15-30 ans) et une longue retraite active de même durée (60-75 ans). Deux temps nouveaux porteurs d'innovations et de demandes nouvelles.

## Tendance 2 : voyager et s'enraciner, la complémentarité des contraires

Dans notre enquête sur le luxe, le contemporain manifeste ses deux principales aspirations : d'un côté, le rêve de la grande maison avec un grand jardin et une grande cheminée ; et de l'autre, le voyage de découverte et d'aventure, la quête d'un ailleurs, le désir de partir pour on ne sait quelle nouvelle vie, une île, peut-être Cythère...

Probablement, l'un renvoie à l'autre non comme son contraire, mais comme son complémentaire. Ainsi, les hypermobiles, ces VRP internationaux, ces "toupies" comme ils s'appellent eux-mêmes survalorisent un lieu d'enracinement, maison et terroir, qu'ils rattachent à une histoire, inventée parfois avec ses généalogies fictives.

Ayant étudié ces "fourmis de l'Europe", Alain Tarrus concluait ainsi : "Cette maison dans un village souvent fort éloigné de Paris, de Londres ou Bruxelles, ou ce quartier dans lequel on réside depuis plusieurs années en famille, apparaissent comme d'inébranlables lieux de stabilité dans leur univers du mouvement".

### La société des " Grands Commutants "

Les " Grands Commutants" du Bassin Parisien, ceux qui, pour " monter " travailler à la capitale, mettent au tapis de 3 à 4 heures par jour et 11% de leur salaire, justifient leur mode de vie migrateur en célébrant de façon dithyrambique les plaisirs et les avantages de la vie à la campagne. On est en présence d'individus jouant à fond leur carte professionnelle sur le marché le plus exigeant (celui des cadres parisiens), mais qui pour rien au monde n'accepteraient d'hypothéquer leur qualité résidentielle. La grande ville, c'est l'enfer urbain, artificiel et embouteillé. Seulement 12 % déménageraient à Paris s'ils trouvaient à se loger. Importent par dessus tout le calme et le confort de leur résidence. Les auteurs de l'enquête commentent : "Tout se passe comme si on récupérerait en qualité de vie ce qu'on perd en stress

dans les transports, comme si on regagnait le week-end ce qu'on perd pendant la semaine ".

" Toupies " et " Grands Commutants " brouillent les pistes académiques. Ils prouvent que la mobilité, autorisée par la société de la vitesse, entretient le désir d'un point d'ancrage et lui donne en même temps l'occasion de s'exprimer hors des sentiers battus, en distendant un peu plus encore les relations domicile-travail.

### Les " Sédentaires " : réseau social de proximité

Les gens du peuple entretiennent un réseau social de proximité avec un petit nombre de " proches ", pratiqués avec intensité. Ce ne sont pas des passants. Ils investissent le lieu pour y trouver des repères et le sentiment de sécurité qui naît de ce qui est connu. Ils ont une histoire là où ils habitent. Le café, le terrain de boules pour les hommes, les commerces et les sorties d'école pour les femmes sont leurs lieux publics de prédilection. Pour eux, ces lieux ne sont pas un beau décor, mais des lieux de rencontre avec des gens qui les font se sentir d'ici. Il y a quelque chose de villageois à cent lieues de la troupe de la Jet-Set. La mobilité risque alors pour eux de ressembler au bannissement, à l'exil, à la mort sociale.

À l'inverse, les gens du monde, les " Commutants", sont peu incrustés. Ils valorisent une pratique échappant aux sortilèges du territoire. Ils entretiennent des relations nombreuses à longue portée, à distance, au travers de multiples réseaux. Il leur suffit de savoir qu'ils ont des "relations" consignées dans leur carnet d'adresses, qu'ils peuvent réactiver en cas de besoin. De plus, ils se soucient principalement non de la réalité des lieux, mais de leur aspect, de leur esthétique, de leur extérieur. Culture de façade, brillante et superficielle, vouée au standing et là aussi à la valeur de l'adresse...

## Tendance 3 : lorsque la mobilité se sédentarise et l'immobilité se nomadise

La vision classique du " boulot-auto-dodo " avec des mouvements pendulaires et des migrations alternantes (" elle court, elle court la banlieue ") reliant les deux points fixes structurant la vie des actifs (le domicile pour la vie privée, l'entreprise pour la vie professionnelle) apparaît de plus en plus comme une caricature voire une fiction. Nous percevons un double mouvement qu'on pourrait résumer par une formule un peu énigmatique : la mobilité se sédentarise et l'immobilité se nomadise.

D'un côté, la mobilité n'est plus consacrée à la seule circulation. Les lieux de transit deviennent des morceaux de ville. Ainsi voit-on, parfois en plein désert autour du "hub" d'une grande compagnie, naître des "aérovilles".

### Le logement " branché " sur le monde

Parallèlement, l'immobilité paraît se nomadiser. Le logement peut n'être qu'un pied-à-terre, surtout en ville : certaines personnes ne passent guère plus de 10 % de leur temps de veille dans leur quartier (OCDE 1994). La qualité du logement dépend toujours davantage de ses branchements : réseaux techniques (eau, assainissement, téléphone hertzien, satellite, voiries). Même situé "in the middle of nowhere", il est relié à la planète (les GPS, ces nouveaux anges gardiens, veillent sur nous et nous surveillent dans nos courses solitaires et notre sommeil). L'essentiel - vital parfois - c'est d'être branché " on-line " (même aux USA, les vieux ont la

gratuité du téléphone qui apparaît comme "une ligne de vie "...).

### Quand le logement se dédouble...

Autre mobilité de l'immobilier : celle qu'introduit le multiéquipement. Il n'y a que les recenseurs qui assignent les gens à résidence et feignent de croire qu'il y a autant de logements que de ménages. On est de plusieurs lieux. Il n'y a pas que Napoléon à avoir couché dans beaucoup de lits différents. L'INSEE a été obligé d'inventer à côté des résidences secondaires (pour lesquelles la France détient le record du monde) le concept de résidences occasionnelles. Plus de 13 % des ménages sont déjà multiéquipés en logements et circulent de l'un à l'autre sans qu'on puisse toujours savoir quelle résidence est pour eux la "principale" (est-ce celle où ils passent le plus de temps ? Celle qu'ils " investissent " le plus ?). Quand le logement ou l'automobile ne sont plus des produits " à tout faire ", ils commencent à faire leurs gammes et à cultiver la différence. Ici, un logement de ville qui se fonctionnalise, clean, moderne et design ; là un logement de loisir, empli de nostalgie, se donnant des airs de théâtre avec ses greniers et ses poutres apparentes.

Mais les deux pour le même individu qui aime, selon les circonstances, jouer des rôles différents et se dédoubler.

## Tendance 4 : le rêve de la propriété d'une maison individuelle

L'archétype de la maison, de " la petite maison dans la prairie " continue à s'imposer auprès de toutes les générations, y compris chez les adolescents qui, tout en disant s'éclater dans le grand terrain d'aventure de la ville, affirment que demain lorsqu'il leur faudra poser leur sac et s'installer, c'est vers le pavillon hors-la-ville qu'ils essaieront d'aller.

D'avantage que l'habitat temporaire, urbain, proche d'un produit quasi hôtelier, adapté à une vie éclatée comme l'évoquait Georges Perec ("J'irai dormir à Denfert ; j'écrirai Place Voltaire ; j'écouterai de la musique à Clichy ; je ferai l'amour à la Poterne des

Peupliers"), on continuera à "surinvestir" un habitat stable, sécurisant, à taille humaine, un lieu chargé de mémoire. Le discours mode sur le nomadisme (en Italie, on parle même du "bolidisme") tend à nier la dimension profonde de la "demeure", de ce lieu de repli où même le plus extraverti revient se nicher.

### Le domicile comme port d'attache

Ce n'est pas parce que la mobilité s'accroît et que l'individu conquiert son autonomie que l'habitat, le "domicile fixe" deviendrait une sorte d'objet de consommation jetable après usage. Au contraire : le besoin d'un port d'attache, d'un lieu d'identité se fait alors fortement ressentir.

Que les Français continuent à rêver d'une maison donne des cauchemars aux urbanistes qui n'aiment pas plus cet autre rêve de la France profonde : devenir propriétaire. Tout cela paraît aux yeux des modernes terriblement rétro, conservateur et pour

tout dire "paysan". Pourtant, clin d'œil de l'histoire, c'est en 1981 au moment de se donner aux socialistes que les français sont devenus majoritairement propriétaires de maison individuelle hors-la-ville.

## Tendance 5 : toujours plus de temps passé chez soi

La place essentielle occupée par le logement et a fortiori par le quartier se dévoile clairement au travers de la lecture des différentes enquêtes sur les budgets-temps. Non seulement, le temps passé chez soi arrive très largement en tête, mais il continue de progresser. Ainsi, passe-t-on en moyenne les trois-quarts de son temps à son domicile. Toutefois en neutralisant le temps physiologique (sommeil), on rééquilibre fortement les postes du budget puisque 43 % du temps s'écoulent au-dehors dont 23 % pour le travail et les études et donc 57 % seulement dans son logement ; le temps éveillé passé à la maison se distribue en trois parts à peu près égales entre le travail domestique, les loisirs et le temps personnel (soins, repos et repas).

Le maximum de présence à domicile est toujours atteint par les femmes qui, actives ou non, continuent à assumer leur rôle de gardienne du foyer et de femme d'intérieur. L'essor du temps partiel autant que la résistance des habitudes font que se perpétue la vieille division sexuelle des tâches : à la femme incombent l'intérieur, l'entretien, la vie privée ; à l'homme, l'extérieur, la production, la vie publique. Comme avec l'âge, on s'immobilise, on ne s'étonnera pas si les vieilles femmes (65 ans et plus) ont un taux de présence dépassant les 80 %. Quant au minimum, il est atteint entre 15 et 16 heures un jour de la semaine avec 37 % et tombe même à 11% un jour de la semaine pour les hommes actifs.

### Le temps du travail compte de moins en moins

Dans notre vie à quatre temps, le travail est peut-être le temps moteur. Mais il ne faudrait pas en exagérer l'importance. Trop d'urbanistes raisonnent exclusivement sur les déplacements domicile-travail qui, tout en structurant les vies des actifs et l'espace, ne représente jamais que 40 % des déplacements. La population professionnellement occupée, c'est moins de 38 % du total (41% en 1965). Et pour ces actifs au travail, le temps qu'ils lui

consacrent ne cesse de se réduire : avec moins de 1650 heures par an, le travail passe en dessous de la barre des 20 %.

Pratiquement tout ce temps libéré a été "épongé" par l'étrange lucarne qui place les Français tellement sous hypnose qu'ils oublient quand on leur parle de leurs loisirs de mentionner la télévision, ce simple passe-temps. La mauvaise conscience est telle que Canal-Plus a eu raison de faire croire qu'en suivant ses programmes "au moins on ne regarde pas la télé !".

### La " télé ", loisir N°1 ?

Pour fixer les ordres de grandeur situant la place que s'est taillée la télévision dans nos vies, deux "constantes" suffisent : en moyenne, un individu passe 30% de son temps éveillé de présence à domicile face à un écran ; quelle que soit la durée de ses loisirs, on accorde 40 % de son temps de loisir à la télévision.

Malgré ou à cause de cet état de fait, les Français de 1997, qu'ils habitent une commune rurale ou Paris intra-muros déclaraient préférer largement pour leurs loisirs pratiquer des activités les conduisant à sortir de chez eux (69 %) plutôt que de rester à la maison (27 %). Cette préférence paraît même s'accroître avec le temps en dépit de l'inexorable vieillissement qui pousse à ne pas mettre le nez au-dehors (il est vrai qu'on est vieux de plus en plus tard) : avec l'âge, cette préférence s'érode régulièrement passant de 91% pour les 15-19 ans à 50 % pour les plus de 65 ans. De fait, ils semblent sortir plus souvent le soir : 40 % déclaraient le faire au moins une fois par semaine (contre 31% un quart de siècle auparavant) essentiellement pour aller chez des parents ou des amis et se promener beaucoup plus que pour fréquenter des services (restaurant, cinéma, spectacle...).

## Tendance 6 : la ville est entrée dans la maison, et puis après ?

Au bout du compte, on peut se demander où mènera l'évolution des équipements. Avec les réseaux et les machines domestiques, la ville a fait son entrée dans la maison. Une entrée triomphale. Faut-il rappeler aux amnésiques qu'en 1960 les taux d'équipement étaient inférieurs à 30 % pour des biens jugés aujourd'hui basiques et qui ont bouleversé nos modes de vie : le téléphone (8 %), la télévision (13 %), le lave-linge (25 %), la présence d'une baignoire ou d'une douche (30 %) et l'automobile (29 %), alors qu'aujourd'hui, on a pour tous ces biens franchi la barre des 80 % (il faudra commencer à raisonner souvent en équipement par individu...) ? En France comme en Europe, les individus accordent maintenant plus d'importance au "confort moderne" qu'à l'espace du logement ("avoir assez de place pour chacun"); il est remarquable que ce thème arrive au coude à coude avec la Sécurité Sociale en tête de ce qu'il faut pour vivre correctement aujourd'hui. L'État Serviteur et les machines domestiques ont été les deux conquêtes de l'après-guerre.

Cette épopée technique a condamné au déclin, sinon à la mort beaucoup d'équipements collectifs, ceux de la ville : le lavoir, les bains douches, le café du coin, les salles de spectacles. La fréquentation actuelle des salles de cinéma est trois fois moins importante qu'au milieu des années cinquante ; on y vend 170 millions de tickets, alors qu'il faudrait en vendre 5 milliards à ceux qui pratiquent le "Home Cinéma" dans les salles obscures domestiques.

Elle a surtout bouleversé l'espace-temps et la proximité. Comme on le sait, les nouvelles technologies introduisent une rupture essentielle : elles tendent à abolir la distance et à gommer la réalité du territoire, à lui substituer celle du réseau.

### L'univers du quotidien devient celui du lien cybernétique

Mais n'arrive-t-on pas au seuil d'une nouvelle époque ? Après être passé de l'équipement collectif propre aux sociétés pauvres (le service à frais partagés) à l'équipement de circonstances dans une société pirandellienne, les nouveaux équipements ne vont-ils pas désertier le foyer et vider les lieux de la famille ? La vie à distance permet de tout faire de partout. Les mots qui définissent le mieux les nouveaux objets : mobile,

portable, léger, micro suggèrent qu'ils appartiennent à un univers sans fil à la patte où l'on s'est évadé du territoire (tout circule dans le Nouveau Monde à la vitesse de la lumière). En portant sur lui, (voire en se les greffant) ses prothèses de communication, le cybernauta pourrait sortir à nouveau de chez lui, sans être "out", pour entrer dans des espaces virtuels. Peu importe le lieu pourvu que demeure le lien.

Une autre évolution peut se faire en parallèle au sein même du logement. Pour conjurer la scène de ménage, on apprend à cohabiter, à coexister pacifiquement, à vivre ensemble mais séparément. Sans aboutir nécessairement aux lits jumeaux des Nordistes, le lit conjugal des Sudistes commence à avoir deux matelas côte à côte : on se met en couple et au lit pour le meilleur et sans le pire ! La salle de toilette des couples biactifs a deux lavabos. Et naturellement chacun a sa voiture, Monsieur commençant même, si on en croit la pub de PSA, à logner sur la voiture de Madame.

### De la famille communautaire à la famille d'individus ?

Chacun aspire à avoir, à conquérir son espace à soi, avec tout le confort. Selon une enquête en cours, la chambre des 6-17 ans est déjà bien équipée : 3 % ont une télévision dans leur chambre (plus dans les familles défavorisées et les familles à enfant unique : 40 %), 68 % la radio, 53 % une chaîne HI-FI, 34 % une GameBoy, 18 % un ordinateur ; de quoi vivre dans sa bulle. Au sein même de l'habitat, court une frontière invisible séparant les différents espaces. Dès lors, on peut suggérer une évolution tissée autour de trois lignes : la ligne de l'intimité (celle où s'affirme Ego de plus en plus jaloux de son indépendance) qui, en se déroulant, donne le jour aux pièces privées (la chambre tout d'abord, puis la salle de bains et peut-être demain le bureau) ; la ligne de la convivialité (celle où se renforcent les relations du groupe familial et tribal) qui, partant du "foyer" (la cuisine) a, par séparations successives, multiplié les espaces de rencontre (la salle à manger, puis le "living", et demain la salle des spectacles) ; la ligne de la socialité (celle où se forge la société) qui développe de nouveaux services collectifs (commerces ou réseaux) susceptibles à terme d'entrer à leur tour dans le domicile et de traiter avec élégance les servitudes du logement.

## Tendance 7 : lorsque la ville vole en éclats

Pour le destin des villes, ce qui frappe aujourd'hui, c'est la similitude des localisations des entreprises et des habitants. Une récente enquête de L'INSEE concluait que les transferts d'établissement contribuaient au desserrement urbain. À la polarisation des emplois que certains annonçaient, se sont substitués une diffusion et un étalement dans l'espace. Les transferts qui ne concernent pas plus les entreprises en difficultés que l'éloignement ne frappe les catégories populaires, sont défavorables à toutes les formes de centralité : à l'Île-de-France, aux grandes cités urbaines et aux villes centre. Les gains s'accumulent de plus en plus au fur et à mesure qu'on s'approche des 3 000 habitants.

### Quand les urbanistes se font déborder sur leurs franges...

Dans la société de la vitesse, il faut aller là où ça circule bien. La ville déborde et, pris à contre-pied, les urbanistes semblent une fois de plus "débordés", les transferts d'établissement, précise l'INSEE, reflètent l'exode des activités économiques à partir des villes-centre ; et ce reflux est d'autant plus spectaculaire que l'aire urbaine est de grande dimension. À partir d'un certain seuil d'aire urbaine (supérieur à 500 000 habitants), la couronne périurbaine dépasse à son tour la banlieue et l'espace à dominante rurale lui aussi profite de ce mouvement de dispersion.

On retrouve là le mécanisme de débordement propre aux grandes agglomérations, le desserrement prenant d'autant plus d'ampleur que l'agglomération est grande. Mais alors, "que reste-t-il aux grandes" comme dit la pub pour les voitures de ville ?

### N'oublions pas les entreprises !

Pour pouvoir profiter des grandes agglomérations, il faut choisir : soit être en plein centre (mais l'espace est rare et cher), soit aller aux alentours, à "bonne distance". Les emplois vont moins loin que les logements. Mais ils prennent la même direction. Ils les suivent. On le voit sur toutes les grandes agglomérations en longue période. C'est ce que nous avons dit il y a quelque temps d'une formule simple: "L'habitat devance l'emploi". Thèse qui avait déplu à la DATAR la jugeant hérétique.

En fait, davantage qu'au télétravail, auréolé du

prestige des "nouvelles" technologies, il faudrait s'intéresser au travail à domicile qui a pour lui un long passé : dans sa forme archaïque, celle où l'on habite sur son lieu de travail (cas des paysans, des commerçants, des artisans et des cités ouvrières) comme dans sa forme moderne, celle où l'on travaille là où on habite - ce qui n'est pas du tout la même chose. On peut évaluer à 7 ou 8 % des actifs ceux qui travaillent "généralement" à domicile et à près de 20 % ceux qui le font de "manière intermittente". Ce n'est pas rien.

### Lieu de résidence et travail résidentiel

Il suffirait de quelques avancées dans la gestion du travail et de l'entreprise (plus de flexibilité, développement de l'aménagement et de la réduction du temps de travail, annualisation, recul du salariat, approche de "mission", etc.) pour qu'une part significative de la population active n'ait plus besoin d'être physiquement sur son lieu de travail que 3 ou 4 jours par semaine, ce qui la ferait basculer du côté de son lieu d'habitation dans les choix de localisation. On verrait alors s'accélérer la dérive des deux continents, la distance entre ces deux principaux lieux de vie augmentant plus vite encore.

L'histoire longue évoque une sorte de "big bang" qui a provoqué la mise à distance de l'habitat par rapport au lieu de travail. C'est en effet, le propre des sociétés riches que de permettre de vivre sur deux tableaux et de mettre à l'écart, à l'abri le lieu de résidence pour le vouer au seul règne de la vie privée. Rien qu'en douze années, de 1982 à 1994 la distance moyenne entre le domicile et le travail s'est allongée de plus de cinq kilomètres passant de 9,0 à 14,2 kilomètres.

### Le futur de la ville n'est-il pas dans son desserrement ?

Quand on examine l'évolution résidentielle et l'évolution des déplacements, on constate la même tendance : plus on s'écarte du cœur urbain, plus la vitesse de la croissance s'accélère. Loin du cœur, des "hauts lieux", de cet hypercentre soigné par les élus, transformé en musée, prêt à être embaumé par Christo, le développement se poursuit. Cette réalité que trop de professionnels ont refusé de voir et d'admettre s'impose aujourd'hui comme une évidence. Mieux vaudrait la reconnaître, l'évaluer, la

comprendre pour pouvoir la canaliser et l'infléchir. Signe qui ne trompe pas : le chiffre d'affaires du commerce de centre ville baisserait de 3 % par an.

L'essentiel n'est pas là. Il est dans la place qu'occupe aujourd'hui la mobilité et plus particulièrement ce qu'on pourrait appeler l'automobilité, fondée sur ce désir de circuler sans entraves.

### **Et la ville sera, d'une manière ou d'une autre, hypermobile !**

Les transports en commun peuvent aspirer au mieux au statut de la " deuxième voiture ". Ce qui ne serait déjà pas si mal. À l'exception des militants et des exclus de l'automobile (jeunes et vieux), les autres ne paraissent pas vraiment décidés à abandonner leur véhicule avec lequel le trajet est plus court, plus pratique et plus confortable. Parmi ceux qui utilisent quotidiennement leur voiture, une large majorité déclare ne pas avoir vraiment le choix et moins de 20 % disent qu'ils pourraient faire

autrement. Quant à la pollution, ils ne voient pas vraiment le rapport, puisque plus de 80 % des automobilistes déclarent ne jamais avoir rencontré de problèmes de pollution dans leur région.

Même si l'on connaît les trois facteurs de succès d'un service (primo : la localisation, secondo : la localisation et tertio: la localisation), la proximité apparaîtra comme une notion de plus en plus approximative, une rente de situation en déclin comme tous les monopoles. La concurrence va venir bien sûr des télésevoirs assurant la livraison à la vitesse de la lumière depuis n'importe quel point du globe. Mais aussi de la stratégie offensive des commerces qui apprennent à améliorer leur attractivité, car tout est affaire d'attraction comme chez Newton. Il ne suffit plus de se placer sur les rocade et les périphériques qui ont commencé par enserrer la ville, puis par l'éviter, et enfin par l'endormir. Ni même de jouer la carte du discount en faisant travailler le client. Il faut séduire et servir.

## **Pour conclure...**

---

Le choix de sept tendances donne de l'avenir une vision impressionniste qui ne favorise pas l'affirmation de certitudes " martelées ". On sait que les prospectivistes, frileux à définir le souhaitable, s'abritent derrière leurs seules croyances en la complexité et en l'incertitude pour renvoyer à plus tard la description d'un futur auxquels ils croiraient. Il ne faudrait pas prendre ce propos pour une

pirouette. Car au fond, ce qu'on découvre, c'est la " nature ondoyante et diverse " du moderne. Ou, pour plonger plus loin en allant cette fois du côté de l'Ecclésiaste, il y a un temps pour tout : un temps pour la vie sédentaire et un temps pour celle du nomade, un temps pour s'agiter et un temps pour faire le vide en soi. C'est à cette liberté-là que la société s'évertue de répondre.

# Usage du temps et temps des usages, paradoxes sur l'espace urbain

par François Guery,  
philosophe, Université Jean Moulin, Lyon 3

Ici on cherchera, en partant d'analyses phénoménologiques connues autant que d'observations directes et aussi naïves que possible, à étayer une intuition : que bien des usages appartenant à la vie urbaine et à l'espace urbain dévient d'une certaine fonctionnalité et d'une économie du temps quotidien, pour constituer des "aberrations", au sens étymologique : des errances et des fuites, des fuites à la fois "à l'écart de" et "en avant". La ville prépare et favorise ces comportements fugueurs, qui causent en même temps des engorgements imprévus.

La ville attire beaucoup, elle est un pôle d'attraction, aussi bien pour des visiteurs que pour des résidents qui s'y installent durablement, à cause de la multiplicité d'expériences qu'elle offre, en termes de culture et d'arts, de consommation, d'emploi, d'activités et de rencontres de toutes sortes, ce qu'on pourrait appeler, en suivant l'expression d'un psychanalyste, son "hospitalité". Il y a un choc en retour sur la vie quotidienne, même si cette hospitalité se donne plutôt comme une occasion de fête et de loisir ponctuel. En multipliant les occasions de changer d'activité au cours d'une journée, la vie en ville ajuste une série d'actes enchaînés et divers qui laissent peu de temps dans l'entre-deux pour "souffler", se reprendre, se délasser. C'est la "vie de fou" ou de folle, davantage d'ailleurs au féminin, car la femme-mère qui travaille a une vie démultipliée qui l'oblige à vivre plusieurs journées en une. Trop, ou pas assez de vie ?

Cette vitesse qui égare a été bien soulignée par les romanciers et les essayistes, dans un esprit souvent conservateur : l'homme moderne ne sait plus prendre son temps, flâner etc., il est pris dans un vertige et une frénésie qui l'empêche d'être seul avec lui-même, de penser, ou même de "vivre".

Cette logique de l'enchaînement étourdissant des activités est ce qui séduit, et ce qui attire dans les grands centres urbains ceux que la vie rurale ou provinciale, dans de petites agglomérations où tout le monde se connaît et répète jour après jour les mêmes gestes, déçoit par sa monotonie angoissante à force de fixité. En ville, la densité de tout, de l'espace, de la population, du trafic, crée une "course", dans les transports, dans les

engorgements, et engendre le stress de ne pas arriver à temps, suscitant une excitation désirée, mais qui pèse aussi.

La vie quotidienne dans la grande ville est une tension entre affairément et désarroi, fébrilité et sentiment d'un vide mal comblé. Ces "dispositions affectives" alternées ont été à la source d'analyses célèbres, dans la phénoménologie heideggerienne : c'est le "monde en préoccupation" et le "dévalement" d'un côté, et de l'autre la fuite, fuite de soi et appréhension d'un fond d'angoisse devant le néant du monde où on s'implique sans y être pleinement chez soi (chez : *bei*, du "*bin*" de *Ich bin*, je suis).

Le paradoxe de la grande ville est qu'on y vient et qu'on s'y fixe pour son hospitalité accueillante, riante, sans y trouver bien souvent (cela dépend aussi des villes et de leur réussite) ce sentiment de "chez soi" qu'on vient y chercher, et qui se dissipe lorsque la quotidienneté s'installe. Une fois le "dépaysement" excitant des premiers contacts dépassé, dès que la routine reprend ses droits, une hostilité se fait jour dans les relations du citadin à sa ville. Un ennui vient ajouter une note d'angoisse à la fréquentation des lieux pourtant peuplés qui composent la ville, les trottoirs commerçants, les artères pour automobiles et transports, les échangeurs complexes et difficiles à négocier au volant, les parkings impossibles et stressants, voire ruineux, les entrées et les circulations intérieures des grands bâtiments où se jouent les affaires quotidiennes.

Loin de constituer un cadre rassurant et joyeux, la grande ville se met à inquiéter et à priver du sentiment vital de l'hospitalité.

Si la monotonie ennuyait par sa fixité et ses limites, le "zapping" rapide entre des activités et des lieux urbains éloignés et diversifiés n'apporte pas le divertissement escompté. On s'étourdit trop, ou pas assez, on s'égare, on ne sait plus où on est, qui on est, ni où on en est. Il s'y ajoute le fait que les grandes villes, même historiques, attirent aussi des gens qui n'en sont pas les résidents exclusifs, nomades en visite qui repartent périodiquement ailleurs, ce qui rend périodiquement déserts les lieux ordinairement les plus fréquentés, le soir, le

week-end, pendant des vacances, d'où un sentiment de perte et de morte-saison qui ressemble en agrandissement à ce qu'on éprouve de monotonie dans les petites bourgades peu habitées. L'alternance de la foule et du désert urbain accentue l'effet de zapping et le désarroi qui en résulte. En un temps très bref, une morte saison vient se coller à la suite des saisons bondées, et empêche qu'on soit "chez soi" dans un environnement infidèle, inconstant, lâcheur. L'hospitalité urbaine, trop éphémère, se retourne et devient caprice, indifférence, imprévisibilité, inquiétude. Si on sort tard le soir, l'aller et le retour se font dans des artères expressionnistes, sombres ou d'une clarté électrique qui souligne le désert, peuplé d'ombres.

Dès lors que le quotidien s'organise malgré tout en une série d'activités hétérogènes, qui impliquent à la fois "soi" et les proches (conjoint, concubins, enfants, collègues, copains, commerçants etc), le désir d'être "soi" et chez soi peut prendre la tournure d'une "aberration", d'errances rassurantes. Si la vie est une course où on fuit sans cesse, on fuit cette fuite même, on se réfugie dans les interstices de la journée de travail et de loisir comme dans un havre où la respiration peut reprendre. Si la flânerie littérale est réservée à des catégories de non actifs : aux oisifs, retraités, rentiers, chômeurs, un substitut de flânerie peut s'insérer dans les entre-deux d'une journée chargée. On va toujours quelque part si on se déplace, néanmoins le plaisir pervers d'errer sans but peut venir se superposer aux déplacements programmés et fonctionnels. Volés, ces instants voués au rien et à l'inutile sont savoureux s'ils permettent d'être enfin chez soi et à soi, par contraste avec la contrainte de "faire quelque chose" à heure et lieu fixés : plus on dépend des autres, et même si c'est un libre choix et un plaisir, plus la question d'un retour à soi et à soi seul se pose comme celle d'un ressourcement périodique. Le chez-soi est alors, non pas tant le domicile fixe, partagé ou non avec les siens, trop éloigné des endroits où la journée se déroule, mais notamment le moyen de transport lui-même. Deux sociologues-enquêtrices, Catherine Espinasse et Peggy Buhagiar, ont su mettre en évidence, chez certaines conductrices mariées et mères de famille, mordues du volant, ce comportement d'appropriation de l'espace et de sédentarisation momentanée lorsqu'il s'agit d'aller en voiture d'un lieu urbain à un autre, de la crèche au bureau par exemple, plus encore d'une zone urbaine à une autre. Un goût pour le séjour au volant naît malgré les lenteurs de la

circulation, et presque grâce à elles. L'habitacle devient cosy, habitable, ce n'est plus un espace nécessaire, restreint, voué à des fonctionnalités, et on y est sur son territoire propre. La radio marche à fond et sur des stations réputées futiles que le conjoint, par exemple, désapprouverait : c'est *Radio Latina, Fun Radio, Skyrock...* la femme au volant n'a pas de comptes à rendre, elle est maîtresse à bord, elle chante, elle fume, elle s'étale, elle en jouit. Le temps compté devient précieux, chaque minute est arrachée au moment de passer à quelque chose de fixé d'avance, qui va venir briser le rêve d'évasion.

Une fugue s'ébauche au volant, une aventure miniature qui ne mène pas loin en termes de temps et de distance, mais loin du soi quotidien qu'on fuit après l'avoir recherché et provoqué. On se fuit en se déplaçant, on se retrouve soi-même, et chez soi. Le chez soi est emporté avec soi, il est mobile, automobile, serein et chaleureux au milieu du vacarme et des échappements toxiques. C'est une drogue, une fumée qui occulte et qui ennuage le quotidien.

Comment se peut-il que la fuite de soi mène finalement au sentiment d'être chez soi, accueilli, hôte de soi-même, bien à l'abri en un lieu mécanisé, propulsé au gré d'un courant de circulation dense, qui devrait pourtant arracher à soi, mobiliser aussi la vigilance, la concentration, la prudente réserve ?

La cause ne peut en être qu'une hallucination qui enchante le dispositif technico-urbain et le transpose dans un rêve de solitude. S'emporter avec soi dans les déplacements déréalise le cadre de vie, et le poétiserait presque. Avec un walkman aux oreilles, bien des citadins demeurent emmurés dans leur propre soi tout en traversant les paysages de la ville, en joggant, en attendant que le métro ou l'autobus parvienne à destination. Le portable est à la fois une manière de demeurer branché sur le privé dans l'espace public, et de le tenir à distance : le clan, familial ou amical, est au bout du fil, mais précisément il est à l'autre bout et nous laisse autonomes de ce côté-ci du branchement.

La quête des lieux paradoxalement hospitaliers et chaleureux qui sont un chez-soi rêvé, mensonger mais rassurant, ne s'arrête pas à l'entre-deux du déplacement. Les ressources de ce misérabilisme bienfaisant et inventif sont multiples. Inversant la valeur des lieux fonctionnels, on pourrait aller chercher partout où on n'a pas à séjourner ni à rêver, dans les lieux où règnent abattage et vitesse, cette perversion des fonctions à des fins de bien-

être. Là où une activité momentanée doit être expédiée, les files d'attente et les bouchons formés par le nombre des consommateurs, s'attarder devient un luxe pervers, une liberté arrachée. On n'en finit plus de discuter, une fois arrivé au comptoir ou au guichet, malgré la hâte qu'on sent derrière soi. On laisse passer un métro ou un autobus, un tram bondé en attendant le suivant peut-être plus calme. Au parking, on s'attarde tandis que le conducteur pressé laisse son moteur tourner derrière la place qu'on occupe encore, on déplie un journal, on le fait mijoter sadiquement. A table au café, à l'heure du déjeuner, si un client reluque l'addition qui lui indique notre départ imminent, on allume une cigarette, on rêve un peu. Un temps gazeux et dilaté vient remplir les interstices entre des occupations pas assez absorbantes, et témoigne d'une liberté pour rien, quand ce qui est pour quelque chose ou pour les autres se fait nécessité et contrainte. On occupe les lieux, on les possède, on s'en fait un chez-soi imprévu et contre nature.

Dans les endroits les plus profanes et les plus dénués d'apparence, et jusque dans l'extinction même de la vie urbaine, une poésie peut venir se loger. La poésie vient habiter la ville à l'envers, et c'est encore la nuit, évoquée plus haut comme "expressionnisme" inquiétant, qui l'indique le mieux. La nuit inverse la ville en négatif, les façades claires et les toits brillants se fondent dans le néant tandis que le néon, les enseignes lumineuses, les baies vitrées illuminées trouent l'obscurité et fascinent. On traverse une autre ville, méconnaissable, comme si on ne l'avait pas encore découverte, sous ses habits de théâtre, hantée par des figurants étrangers, mais proches aussi les uns des autres dans leur commun partage de l'espace à demi déserté. La ville niée, engloutie dans le noir et le néant, se remet à vivre.

La poésie, qui hante la chanson populaire, a toujours hanté le négatif. Si elle a élu la forme d'abolition de la ville qui constitue le spectacle nocturne, elle a aussi marqué une préférence pour les "petits endroits" qui demeurent accessibles à tous, aux fauchés, aux malchanceux :

" Moi, j'essuie les verres, au fond du café... "

Le bistro, le quai du port de commerce ou des docks, la ruelle, le pavé ont eu leur réhabilitation avant guerre, dans une ambiance de roman à la Simenon. Patricia Kaas, la Piaf de la fin du siècle fini, a su donner un air élégiaque aux casemates ignorées et méprisées sous lesquelles on attend dans l'énervement les transports urbains, en y logeant ses " Vénus des abribus " :

*Il y a des Vénus*

*Dans les abribus*

*Qui ont des amours*

*Terminus...*

Les Romains avaient de même leurs "Vénus des barrières" ainsi que leurs dieux des carrefours, ce qui sauvait les endroits les plus profanes de la désolation. Même si c'est dans l'exécration de la vie urbaine que ces pratiques, nocturnes, insolentes ou provocatrices qu'on vient d'évoquer, "habitent" les lieux qui ne sont pas faits pour qu'on y soit, mais seulement pour qu'on y passe, c'est à dire : pour qu'on les laisse, on trouverait en elles une forme de réhabilitation étendue au plus profane de la ville, à ses bas fonds ou ses envers inaperçus et dévalorisés, à ses interstices et à ses passages : ses non-lieux.

Ces pratiques devraient-elles faire "voir" la ville comme elle est vraiment, une mosaïque de places de transit et de moments fugaces où le séjour est en apparence forcé, en fait bienfaisant et réparateur ? Sont-elles, ces places, des haltes, des stations, des reposoirs où le sentiment d'être s'attache comme le lierre, et d'où il ne se détache pas de lui-même ? Faudrait-il embellir les abribus et les parkings comme les temples de la post-modernité ?

La ville se verrait-elle mieux quand on la met à l'envers, cul par-dessus tête et le dérisoire au-devant de la scène ? Ou bien, autre lecture qui n'exclut pas la première, la raison plus profonde n'est-elle pas que lorsqu'on établit partout son introuvable chez soi, c'est que le " chez soi " n'est nulle part, que toujours et illusoirement il est cherché dans une fuite en avant, et que cette fuite, ce " dévalement " ouvre des horizons, mais les voit aussi se boucher à mesure ?

## Trois espaces pour un autre temps urbain

par Cyril Harpet,  
*philosophe, anthropologue*

La cité urbaine s'anime d'un rythme de flux de passages qui la différencie nettement d'un rythme de l'univers rural. La ville est parcourue d'itinéraires orientés et canalisés par les aménagements de voies de circulation. Une synchronie urbaine est orchestrée par de multiples instruments : la signalétique de la circulation piétons/véhicules, les rythmes des passages des transports en commun (horaires des bus, métro, tramway, trains) et donc de tout trafic, les heures d'ouverture des magasins, des institutions, des établissements publics, des entreprises, les calendriers et programmes des organismes et associations culturelles et sportives... Le citoyen devient un véritable métronome, tendu par un exercice quotidien d'articulation de mouvements d'un lieu à l'autre selon les règles strictes et mécaniques des mouvements des horloges. Autrement dit, l'exercice quotidien revient à joindre les "deux bouts" et les multiples bouts d'espaces-temps dévolus à des activités diverses par le jeu de correspondances. Il s'agit de "maîtriser" l'ensemble d'un réseau de transport, d'en connaître les cadences, les points d'arrêt et de calculer au plus juste le temps, les intermittences et les distances pour obtenir un résultat mathématique et pratique. Tout citoyen connaît ce jeu des correspondances et des adéquations au point de se "synchroniser" et de se resynchroniser sans cesse par rapport au mouvement collectif. Mais jouons sur les mots : se synchroniser ici revient à se désynchroniser par rapport à une autre temporalité, celle de l'horloge interne des humeurs du moment, de la candeur des rencontres, de la saveur des paroles échangées. Du coup, la resynchronisation que nous allons exposer est celle d'un retour à des rythmes scandés sur une autre gamme que celle de la clé des villes. Nous allons prendre la clé du parc ou du jardin public, du marché et du bistrot, trois espaces réglant une autre perception du temps. Nous allons appréhender le temps urbain à partir de trois espaces sociaux qui offrent une possibilité de reconquête de la substance sociale, celle perdue dans le flux tendu de la mobilité citadine.

**Le parc ou jardin public** est un espace ouvert où des formules de resynchronisation sont rendues possibles. La marche ne connaît plus la même cadence chez le promeneur, solitaire ou non : pas de ligne directrice encadrée par les structures massives de bâtiment, de boulevards d'affluence et

à circulation intense, de signalétique pour le contrôle automatique des flux. Il existe bien des lignes de passages, des voies d'accès, des chemins balisés, mais généralement courbes, sinueux et non le cadre géométrique rectilinéaire-uniforme. Il faut alors faire appel à un schéma type du monde urbain pour mieux comprendre cet univers du jardin : l'espace urbain est proprement destiné à la fonctionnalité et donc est conçu et dessiné sur les principes de la mécanique des fluides. L'histoire de l'architecture urbaine montre un champ de forces permanent entre une appropriation des espaces à occuper par des accumulations successives de constructions au plus près des ressources du terrain et une théorie de plus en plus imposante au fil des siècles du plan abstrait guidé par les lois de la balistique (un projectile, une cible, une visée), de la perspective, de la circulation libre des biens, des bêtes, des hommes. Et toute gestion de l'espace, toute occupation consiste en une nouvelle maîtrise de la temporalité : par l'ouverture de lignes droites et uniformes, s'engouffrent les flux à fort débit des biens, des mobiles, des individus. Avec le jardin, celui de la Cerisaie sur le plateau croix-roussien, même si l'espace est territorialisé, par des agencements qui laissent entrevoir l'exercice d'une architecture végétale, une sorte de compromis s'installe avec des volumes et des formes plus foisonnantes. Le promeneur compose avec les signes des saisons, couleurs, formes végétales, senteurs et ombres et lumières, lesquels restituent un temps non chronométré et non ordonné par la mécanique des fluides de l'espace géométrique de la cité en grouillement. Le jardin ou le parc est le règne de la dispersion, des sens et des orientations, des déambulations sinueuses et non programmées, des pauses improvisées selon l'inspiration du lieu, selon l'appel d'un horizon dévoilé par une percée dans le feuillage, une avancée sur un point d'eau.

La symphonie urbaine est réglée sur le mode d'une synchronie des mouvements collectifs. Les mouvements orientés des individus les voient se projeter vers des buts définis sans objet de rencontre dans la durée du trafic. Par contre, l'allure et le mouvement au cœur du parc et du jardin sont ceux qui font signe pour un horizon de rencontre. La cité urbaine est un cadre de synchronie pour une dynamique des flux ; le parc ou le jardin est un cadre de synchronie pour la statique des rencontres.

Parcourons le **marché ouvert**, offert aux variations climatiques, celui du grand boulevard croix-roussien, à l'air libre, et non pas le supermarché ou le marché couvert. Cette fois s'y tiennent des transactions commerciales. Seulement ici, la marche est proche de la déambulation. En effet, l'étal du marché offre à foison les victuailles à l'état brut, sans parure et attisant l'inspection scrupuleuse des clients. Le pré-emballé du supermarché suscite un acte d'achat stéréotypé puisque tout produit ensaché est du même acabit que les autres produits. C'est la règle de l'uniformité généralisée, de la production calibrée. Les fruits et légumes frais du marché et issus de la production non industrialisée interpellent par les variétés de formes, par leurs défauts non dissimulés, par leur difformité, et en conséquence appellent l'observation et un choix plus pesés. Quel rapport avec la resynchronisation ? Et bien le déambulateur du marché donne au temps sa valeur marchande, non en rapidité d'exécution mais en dextérité de choix. Il est plus proche de l'expert en gastronomie que de l'acheteur pressé. En quoi se "resynchronise"-t-il ? Il se rapproche du temps que s'accorde le producteur dans son propre choix de ses produits, et en cela il accole son temps du choix de consommation sur le temps du choix de la production. Prenez un simple passage en caisse dans un supermarché : choix rapide, paiement à la carte sans qu'aucun espace-temps soit laissé à l'échange sur l'origine du produit, sur la variété, sur la qualité du produit. C'est l'image de l'achat en flux tendu calqué sur le modèle de la distribution de masse. Le temps de l'échange avec le producteur apporte une plus-value au produit dans l'appréciation portée. Il y a plus dans l'échange du produit que dans le produit lui-même. Les économistes oublient régulièrement, pour ne pas dire systématiquement cette loi de l'échange symbolique qui transcende l'échange simplement monnayé. Se resynchroniser revient ainsi au temps accordé à la parole de l'autre dans une société dite de consommation. Consommer n'est pas échanger ni partager : consommer, terme désormais sonnante comme un sésame pour répondre au règne de la croissance, ne répond qu'à la satisfaction individualiste, sourde et aveugle à l'origine de la transaction. Il est notable que dans une société "presse-bouton", laquelle devrait offrir de nombreuses opportunités d'échanges démultipliés entre les personnes, la brièveté des actes de consommation stimule une compulsion à la brièveté des échanges. La quête effrénée de l'avoir aurait pour pendant la méfiance généralisée de l'autre. Il

n'est pas possible dans ce contexte de resynchroniser le corps social.

Resserrons encore les mailles du filet sur un lieu plus confiné, plus restreint dans ses limites, nous voulons dire le **café ou le bistrot**. Le café est le lieu où autour d'un verre, chacun peut "refaire le monde". Après l'ensorcellement du végétal et son appel à la sérénité loin du brouhaha citadin et les chuchotements sur un banc, après les ventes à la criée et le pas ralenti le long des étals d'un marché, le bistrot est un espace de resynchronisation. Boire un verre est alors un prétexte pour l'échange où la proximité, pour ne pas dire la promiscuité, constitue la colonne vertébrale du lien social. Le client prend le temps d'une pause sociale. Les courses sont achevées ou à effectuer, mais la parenthèse dans la foulée ciadine est avant tout un acte social. Rien de tel pour prendre le pouls de la vie d'un quartier. Rien de tel pour en consulter l'épaisseur des histoires humaines qui s'y inscrivent. Le bistrot est la place forte de la convivialité qui se tisse dans la ponctuation des activités humaines du quartier, des plus matinales aux plus tardives. Il est le point de jonction et de ralliement des hommes dans l'intermittence du travail (les livreurs, les postiers, les éboueurs, les commerçants...) et de repli des flâneurs. Si la vie quotidienne est régulée par des divisions de tâches, de cheminements, de circuits, de lieux de travail, alors le bistrot devient le point de convergence de bien des atomes sociaux. La lecture des événements du jour s'y effectue à voix haute, au risque de susciter des discussions engagées, et donc l'actualité passée en revue dans l'exaltation ou la rancœur cherchant partage. Le bistrot tient lieu de place forte pour la réinscription de la dimension politique, non pas nécessairement celle de la scène des professionnels en politique. Nous voulons juste signifier qu'une forme de resynchronisation s'y effectue par le biais de la relecture de la vie publique, locale ou nationale, voire internationale. Quel autre lieu de débat ouvert et spontané plus anodin ? Si l'on s'en tient à l'idée de départ que la resynchronisation concerne à la fois le rapport à une temporalité perdue dans le vécu par l'éloignement des saisons (les variations des rythmes de la nature), par l'éloignement des sources de production des biens de consommation (l'alimentaire en priorité), puis par l'évacuation des temps de parole et des dialogues au profit de l'activisme de masse (la dynamique des flux urbains), alors le bistrot devient l'un des derniers bastions de la prise de la parole libérée. Chacun se découvre dans ses habits de métier, dans ses

habitudes et se trouve en prise directe avec un temps de parole pris et consenti. Lieu des libations lors des grands événements sportifs, des fêtes de quartier, des réunions d'associations, de confréries... de tout rite social qui ponctue la vie quotidienne.

Nous avons relevé ces trois espaces de resynchronisation pour aller à rebours d'une vision trop tendue vers un diagnostic sévère de l'espace urbain. En effet, le contexte social actuel pourrait nous porter à ne pointer du doigt que les espaces soumis à la règle imposante du quant à soi, du repli, du mouvement trépidant au rythme d'une mécanique des flux dans notre civilisation urbaine et urbanistique. Nous préférons songer et investir ces quelques îlots de resynchronisation, peu médiatisés car n'offrant pas le miroir reluisant d'une société

prise de compulsion de consommation. Nous préférons imaginer l'univers urbain préservant ces poches de sociabilité et de convivialité, de sérénité et de spontanéité plutôt que ceux plus propices à la massification et à l'atomisation.

Se resynchroniser revient pour nous à savoir échapper à la lucarne des mondes virtuels, à se soustraire au réflexe de la marche programmée par les signaux de la logistique des flux, à refuser les transactions automatiques et muettes, à goûter aux saveurs des variations saisonnières, des difformités alimentaires, aux paroles des hommes de la terre, aux formules lapidaires des piliers de bars. Se resynchroniser revient à s'assurer que la régulation du temps opérée par la chronocratie horlogère de la logistique urbaine ne nous rend pas inhumain.

## Pour une ville en continu ? \*©

par Thierry Paquot

(...)

Le 19 juin 2001, à l'occasion de la présentation du rapport *Temps des villes*, rédigé par Edmond Hervé, un sondage SOFRES, " Les Français et le temps dans la ville ", a été commenté. Francis Godard et François de Singly évitent de généraliser les conclusions aux questions et constatent que "toutes les catégories sociales ne manifestent pas les mêmes types d'agacement face aux dysfonctionnements temporels et ne sont pas favorables ou réceptives de la même manière aux diverses solutions proposées. Le diplôme, le statut professionnel, l'âge, la présence d'enfants constituent de puissants facteurs de différenciation".

Ils tirent " trois enseignements ", à leurs yeux, peu discutables : "La demande de services de proximité est plus particulièrement portée par les ouvriers ; la demande d'extension des horaires d'ouverture des services publics est portée par les jeunes, les couches moyennes et ceux qui ont des enfants en bas âge; la demande d'extension des horaires d'ouverture des commerces est spécifiquement portée par les jeunes". Le sondage montre une population assez satisfaite des services hospitaliers et des commerces et nettement moins contente des administrations. Mais ce que le sondage met en évidence, c'est que la ville permanente est réclamée avant tout par les jeunes et les diplômés. François de Singly explique que : "Finalement, les plus grands "usagers" de la ville (ceux qui flânent, font du shopping, vont au restaurant, au cinéma, au théâtre, au musée, voir des amis, faire du sport...) demandent à ce que la ville soit "ouverte" plus longtemps. "Si les femmes et les hommes s'accordent, en gros, sur les horaires des activités urbaines à favoriser, la distinction se fait par l'argent. Les plus hauts revenus sont aussi les plus forts "consommateurs de ville" et par conséquent réclament un service à la hauteur de leurs dépenses. Le danger est réel de voir se substituer au citoyen le consommateur. La ville *non stop* pour celui qui en a les moyens, quant aux pauvres, aux "gens de peu", aux exclu(e)s, qu'ils restent à côté des temps de la ville comme ils sont déjà à côté de la ville valorisante.

(...)

\* Extraits de " Le quotidien urbain " sous la direction de Thierry Paquot, Editions la Découverte/Institut des villes - 2001